

« STRUCTURE DU FAIT DIVERS », Roland Barthes, in *Essais critiques* (1964)

Voici un assassinat : s'il est politique, c'est une information, s'il ne l'est pas, c'est un fait divers. Pourquoi ? On pourrait croire que la différence est ici celle du particulier et du général, ou plus exactement, celle du nommé et de l'innommé : le fait divers (le mot semble du moins l'indiquer) procéderait d'un classement de l'inclassable, il serait le rebut inorganisé des nouvelles informes; son essence serait privative, il ne commencerait d'exister que là où le monde cesse d'être nommé, soumis à un catalogue connu (politique, économie, guerres, spectacles, sciences, etc) ; en un mot, ce serait une information *monstrueuse*, analogue à tous les faits exceptionnels ou insignifiants, bref anoniques, que l'on classe d'ordinaire pudiquement sous la rubrique des *Varia*, tel l'ornithorynque qui donna tant de souci au malheureux Linné. Cette définition taxinomique n'est évidemment pas satisfaisante : elle ne rend pas compte de l'extraordinaire promotion du fait divers dans la presse d'aujourd'hui (on commence d'ailleurs à l'appeler plus noblement *information générale*); mieux vaut donc poser à égalité le fait divers et les autres types d'information, et essayer d'atteindre dans les uns et les autres une différence de structure, et non plus une différence de classement.

Cette différence apparaît tout de suite lorsque l'on compare nos deux assassinats; dans le premier (l'assassinat politique), l'événement (le meurtre) renvoie nécessairement à une situation extensive qui existe en dehors de lui, avant lui et autour de lui : la « politique »; l'information ne peut ici se comprendre immédiatement, elle ne peut être définie qu'à proportion d'une connaissance extérieure à l'événement, qui est la connaissance politique, si confuse soit-elle; en somme, l'assassinat échappe au fait divers chaque fois qu'il est exogène, venu d'un monde déjà connu; on peut dire alors qu'il n'a pas de structure propre, suffisante, car il n'est jamais que le terme manifeste d'une structure implicite qui lui préexiste : pas d'information politique sans durée, car la politique est une catégorie trans-temporelle; de même, d'ailleurs, pour toutes les nouvelles venues d'un horizon nommé, d'un temps antérieur : elles ne peuvent jamais constituer des faits divers¹; littérairement ce sont des fragments de romans², dans la mesure où tout roman est lui-même un long savoir dont l'événement qui s'y produit n'est jamais qu'une simple variable.

L'assassinat politique est donc toujours, par définition, une information partielle; le fait divers, au contraire, est une information totale, ou plus exactement, *immanente*; il contient en soi tout son savoir : point besoin de connaître rien du monde pour consommer un fait divers; il ne renvoie formellement à rien d'autre qu'à lui-même; bien sûr, son contenu n'est pas étranger au monde : désastres, meurtres, enlèvements, agressions, accidents, vols, bizarreries, tout cela renvoie à l'homme, à son histoire, à son aliénation, à ses fantasmes, à ses rêves, à ses peurs : une idéologie et une psychanalyse du fait divers sont possibles; mais il s'agit là d'un monde dont la connaissance n'est jamais qu'intellectuelle, analytique, élaborée au second degré par celui qui parle du fait divers, non par celui qui le consomme; au niveau de la lecture, tout est donné dans un fait divers ; ses circonstances, ses causes, son passé, son issue; sans durée et sans contexte, il constitue un être immédiat, total, qui ne renvoie, du moins formellement, à rien d'implicite; c'est en cela qu'il s'apparente à la nouvelle et au conte, et non plus au roman. C'est son immanence qui définit le fait divers³.

Voilà donc une structure fermée. Que se passe-t-il à l'intérieur de cette structure? Un exemple, aussi menu que possible, le dira peut-être. *On vient de nettoyer le Palais de Justice*. Cela est insignifiant. *On ne l'avait pas fait depuis cent ans*. Cela devient un fait divers. Pourquoi ? Peu importe l'anecdote (on ne pourrait en trouver de plus mince); deux termes sont posés, qui appellent fatalement un certain rapport, et c'est la problématique de ce rapport qui va constituer le fait divers; le nettoyage du Palais de Justice d'un côté, sa rareté de l'autre, sont comme les deux termes d'une fonction : c'est cette fonction qui est vivante, c'est elle qui est régulière, donc intelligible; on peut présumer qu'il n'y a aucun fait divers simple, constitué par une seule notation : le simple n'est pas notable; quelles que soient la densité du contenu, sa surprise, son horreur ou sa pauvreté, le fait divers ne commence que là où l'information se dédouble et comporte par là même la certitude d'un rapport; la brièveté de l'énoncé ou l'importance de la nouvelle, ailleurs gages d'unité, ne peuvent jamais effacer le caractère articulé du fait divers : *cinq mille morts au Pérou* ? L'horreur est globale, la phrase est simple; cependant, le notable, ici, c'est déjà le rapport de la mort et d'un nombre. Sans doute une structure est-elle toujours articulée; mais ici l'articulation est intérieure au récit immédiat, tandis que dans l'information politique, par exemple, elle est déportée hors de l'énoncé, dans un contexte implicite.

¹ Les faits qui appartiennent à ce que l'on pourrait appeler les « gestes » de vedettes ou de personnalités ne sont jamais des faits divers, parce que précisément ils impliquent une structure à épisodes.

² En un sens, il est juste de dire que la politique est un roman, c'est-à-dire un récit qui dure, à condition d'en personnaliser les acteurs.

³ Certains faits divers se développent sur plusieurs jours : cela ne rompt pas leur immanence constitutive, car ils impliquent toujours une mémoire extrêmement courte.

Ainsi, tout fait divers comporte au moins deux termes, ou, si l'on préfère, deux notations. Et l'on peut très bien mener une première analyse du fait divers sans se référer à la forme et au contenu de ces deux termes : à leur forme, parce que la phraséologie du récit est étrangère à la structure du fait rapporté, ou, pour être plus précis, parce que cette structure ne coïncide pas fatalement avec la structure de la langue, bien qu'on ne puisse l'atteindre qu'à travers la langue du journal; à leur contenu, parce que l'important, ce ne sont pas les termes eux-mêmes, la façon contingente dont ils sont saturés (par un meurtre, un incendie, un vol, etc.), mais la relation qui les unit. C'est cette relation qu'il faut d'abord interroger, si l'on veut saisir la structure du fait divers, c'est-à-dire son sens humain.

Il semble que toutes les relations immanentes au fait divers puissent se ramener à deux types. Le premier est la relation de causalité. C'est une relation extrêmement fréquente : un délit et son mobile, un accident et sa circonstance, et il y a bien entendu, de ce point de vue, des stéréotypes puissants : drame passionnel, crime d'argent, etc. Mais dans tous les cas où la causalité est en quelque sorte normale, attendue, l'emphase n'est pas mise sur la relation elle-même, bien qu'elle continue à former la structure du récit; elle se déplace vers ce que l'on pourrait appeler les *dramatis personae* (enfant, vieillard, mère, etc.), sortes d'essences émotionnelles, chargées de vivifier le stéréotype⁴. Chaque fois donc que l'on veut voir fonctionner à nu la causalité du fait divers, c'est une causalité légèrement aberrante que l'on rencontre. Autrement dit, les cas purs (et exemplaires) sont constitués par les troubles de la causalité, comme si le spectacle (la « notabilité », devrait-on dire) commençait là où la causalité, sans cesser d'être affirmée, contient déjà un germe de dégradation, comme si la causalité ne pouvait se consommer que lorsqu'elle commence à pourrir, à se défaire. Il n'y a pas de fait divers sans *étonnement* (écrire, c'est s'étonner) ; or, rapporté à une cause, l'étonnement implique toujours un trouble, puisque dans notre civilisation, tout *ailleurs* de la cause semble se situer plus ou moins déclarativement en marge de la nature, ou du moins du *naturel*. Quels sont donc ces troubles de la causalité, sur lesquels s'articule le fait divers ?

C'est d'abord, bien entendu, le fait dont on ne peut dire la cause tout de suite. Il faudra bien un jour dresser la carte de l'*inexplicable* contemporain, telle que se la représente, non la science, mais le sens commun; il semble qu'en fait divers, l'inexplicable soit réduit à deux catégories de faits : les prodiges et les crimes. Ce qu'on appelait autrefois le prodige, et qui aurait sans doute occupé presque toute la place du fait divers, si la presse populaire avait existé alors, a toujours le ciel pour espace, mais dans les toutes dernières années, on dirait qu'il n'y a plus qu'une sorte de prodige : les soucoupes volantes; bien qu'un rapport récent de l'armée américaine ait identifié sous forme d'objets naturels (avions, ballons, oiseaux) toutes les soucoupes volantes repérées, l'objet continue d'avoir une vie mythique : on l'assimile à un véhicule planétaire, d'ordinaire envoyé par les Martiens : la causalité est ainsi reculée dans l'espace, elle n'est pas abolie; au reste, le thème Martien a été considérablement étouffé par les vols réels dans le cosmos : il n'est plus besoin de Martien pour venir dans la couche terrestre, puisque Gagarine, Titov et Glenn en sortent : toute une surnature disparaît. Quant au crime mystérieux, on sait sa fortune dans le roman populaire; sa relation fondamentale est constituée par une causalité différée; le travail policier consiste à combler à rebours le temps fascinant et insupportable qui sépare l'événement de sa cause; le policier, émanation de la société tout entière sous sa forme bureaucratique, devient alors la figure moderne de l'antique déchiffreur d'énigme (Œdipe), qui fait cesser le terrible *pourquoi* des choses; son activité, patiente et acharnée, est le symbole d'un désir profond : l'homme colmate fébrilement la brèche causale, il s'emploie à faire cesser une frustration et une angoisse. Dans la presse, sans doute, les crimes mystérieux sont rares, le policier est peu personnalisé, l'énigme logique noyée dans le pathétique des acteurs; d'autre part, l'ignorance réelle de la cause oblige ici le fait divers à s'étirer sur plusieurs jours, à perdre ce caractère éphémère, si conforme à sa nature immanente; c'est pourquoi, en fait divers, contrairement au roman, un crime sans cause est plus inexplicable qu'inexplicable : le « retard » causal n'y exaspère pas le crime, il le défait : un crime sans cause est un crime qui s'oublie : le fait divers disparaît alors, précisément parce que dans la réalité sa relation fondamentale s'exténue.

Naturellement, puisque c'est ici la causalité troublée qui est la plus notable, le fait divers est riche de déviations causales : en vertu de certains stéréotypes, on attend une cause, et c'est une autre qui apparaît : *une femme blessée d'un coup de couteau son amant* : crime passionnel? non, *ils ne s'entendaient pas en politique*. *Une jeune bonne kidnappe le bébé de ses patrons* : pour obtenir une rançon? non, *parce qu'elle adorait l'enfant*. *Un rôdeur attaque les femmes seules* : sadique? non, *simple voleur de sacs*. Dans tous ces exemples, on voit bien que la cause révélée est d'une certaine manière plus pauvre que la cause attendue; la crime passionnel, le chantage, l'agression sadique ont un long passé, ce sont des faits lourds d'émotion, par rapport à quoi la divergence politique, l'excès d'affection ou le simple vol sont des mobiles dérisoires; il y a en effet dans ce genre de relation causale, le spectacle d'une déception; paradoxalement, la causalité est d'autant plus notable qu'elle est déçue.

Carence ou déviation de la cause, il faut ajouter à ces troubles privilégiés ce que l'on pourrait appeler les surprises du nombre (ou plus largement, de la quantité). Ici encore, la plupart du temps, on retrouve cette causalité déçue qui est pour le fait divers un spectacle étonnant. *Un train déraille en Alaska : un cerf*

⁴ Au reste, de plus en plus, dans les faits divers stéréotypés (le crime passionnel, par exemple), le récit met en valeur les circonstances aberrantes (*Iuée pour un éclat de rire : son mari était derrière la porte; quand il l'entendit, il distendit à la cane et prit son revolver...*).

avait bloqué l'aiguillage. Un Anglais s'engage dans la Légion : il ne voulait pas passer Noël avec sa belle-mère. Une étudiante américaine doit abandonner ses études : son tour de poitrine (104 cm) provoque des chahuts. Tous ces exemples illustrent la règle : petites causes, grands effets. Mais le fait divers ne voit nullement dans ces disproportions une invitation à philosopher sur la vanité des choses ou la pusillanimité des hommes; il ne dit pas comme Valéry : combien de gens périssent dans un accident, faute d'avoir voulu lâcher leur parapluie; il dit plutôt, et d'une façon en somme beaucoup plus intellectualiste : la relation causale est chose bizarre; le faible volume d'une cause n'amortit nullement l'ampleur de son effet; le *peu* égale le *beaucoup*; et par là même, cette causalité en quelque sorte détraquée, peut être partout : elle n'est pas constituée par une force quantitativement accumulée, mais plutôt par une énergie mobile, active à très faible dose.

Il faut inclure dans ces circuits de dérision tous les événements importants tributaires d'un objet prosaïque, humble, familier : *gangster mis en fuite par un tisonnier, assassin identifié par une simple pince de cycliste, vieillard étranglé par le cordon de son appareil acoustique*. Cette figure est bien connue du roman policier, très friand par nature de ce que l'on pourrait appeler le miracle de l'indice : c'est l'indice le plus discret qui finalement ouvre le mystère. Deux thèmes idéologiques sont ici impliqués : d'une part, le pouvoir infini des signes, le sentiment panique que les signes sont partout, que tout peut être signe; et d'autre part, la responsabilité des objets, aussi actifs en définitive que les personnes : il y a une fausse innocence de l'objet; l'objet s'abrite derrière son inertie de chose, mais c'est en réalité pour mieux émettre une force causale, dont on ne sait bien si elle lui vient de lui-même ou d'ailleurs.

Tous ces paradoxes de la causalité ont un double sens; d'une part l'idée de causalité en sort renforcée, puisque l'on constate que la cause est partout : en cela, le fait divers nous dit que l'homme est toujours relié à autre chose, que la nature est pleine d'échos, de rapports et de mouvements; mais d'autre part, cette même causalité est sans cesse minée par des forces qui lui échappent; troublée sans cependant disparaître, elle reste en quelque sorte suspendue entre le rationnel et l'inconnu, offerte à un *étonnement* fondamental; distante de son effet (et c'est là, en fait divers, l'essence même du *notable*), la cause apparaît fatalement pénétrée d'une force étrange : le hasard; en fait divers, toute causalité est suspecte de hasard.

On rencontre ici le second type de relation qui peut articuler la structure du fait divers : la relation de coïncidence. C'est d'abord la répétition d'un événement, si anodin soit-il, qui le désigne à la notation de coïncidence : *une mime bijouterie a été cambriolée trois fois; une hôtelière gagne à la Loterie à chaque coup*, etc. : pourquoi? La répétition engage toujours, en effet, à imaginer une cause inconnue, tant il est vrai que dans la conscience populaire, l'aléatoire est toujours distributif, jamais répétitif : le hasard est censé *varier* les événements; s'il les répète, c'est qu'il veut signifier quelque chose à travers eux : répéter, c'est signifier, cette croyance⁵ est à l'origine de toutes les anciennes mantiques; aujourd'hui, bien entendu, la répétition n'appelle pas ouvertement une interprétation surnaturelle; cependant, même ravalée au rang de « curiosité », il n'est pas possible que la répétition soit notée sans qu'on ait l'idée qu'elle détient un certain sens, même si ce sens reste suspendu : le « curieux » ne peut être une notion *mate* et pour ainsi dire innocente (sauf pour une conscience absurde, ce qui n'est pas le cas de la conscience populaire) : il institutionnalise fatalement une interrogation.

Autre relation de coïncidence : celle qui rapproche deux termes (deux contenus) qualitativement distants : *une femme met en déroute quatre gangsters, un juge disparaît à Pigalle, des pêcheurs islandais pêchent une vache*, etc; il y a une sorte de distance logique entre la faiblesse de la femme et le nombre des gangsters, la magistrature et Pigalle, la pêche et la vache, et le fait divers se met tout à coup à supprimer cette distance. En termes de logique, on pourrait dire que chaque terme appartenant en principe à un parcours autonome de signification, la relation de coïncidence a pour fonction paradoxale de fondre deux parcours différents en un parcours unique, comme si brusquement la magistrature et la « pigallité » se retrouvaient dans le même domaine.

Et comme la distance originelle des parcours est spontanément sentie comme un rapport de contrariété, on approche ici d'une figure rhétorique fondamentale dans le discours de notre civilisation : l'antithèse⁶. La coïncidence est en effet d'autant plus spectaculaire qu'elle *retourne* certains stéréotypes de situation : à *Little Rok, le chef de la Police tue sa femme. Des cambrioleurs sont surpris et effrayés par un autre cambrioleur. Des voleurs lâchent un chien policier sur le veilleur de nuit*, etc. La relation devient ici vectorisée, elle se pénètre d'intelligence : *non seulement* il y a un meurtrier, *mais encore* ce meurtrier est le chef de la Police : la causalité est retournée en vertu d'un dessin exactement symétrique. Ce mouvement était bien connu de la tragédie classique, où il avait même un nom : c'était le *comble* :

⁵ Croyance obscurément conforme à la nature formelle des systèmes de signification, puisque l'usage d'un code implique toujours la répétition d'un nombre limité de signes.

⁶ Les figures de rhétorique ont toujours été traitées avec un grand mépris par les historiens de la littérature ou du langage, comme s'il s'agissait de jeux gratuits de la parole; on oppose toujours l'expression « vivante » à l'expression rhétorique. Cependant la rhétorique peut constituer un témoignage capital de civilisation, car elle représente un certain découpage mental du monde, c'est-à-dire, finalement, une idéologie.

*Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas.*

dit Oreste en parlant d'Hermione⁷. Les exemples sont ici et là innombrables : c'est précisément quand Agamemnon condamne sa fille qu'elle le loue de ses bontés ; c'est précisément quand Aman se croit au faite des honneurs qu'il est ruiné ; c'est précisément quand elle vient de mettre son pavillon en viager que la septuagénaire est étranglée ; c'est précisément le coffre-fort d'une fabrique de chalumeaux que les cambrioleurs se mettent à percer ; c'est précisément quand ils sont appelés en séance de conciliation que le mari tue sa femme : la liste des combles est interminable⁸.

Que signifie cette prédilection ? Le comble est l'expression d'une situation de malchance. Cependant, de même que la répétition limite en quelque sorte la nature anarchique - ou innocente - de l'aléatoire, de même la chance et la malchance ne sont pas des hasards neutres, elles appellent invinciblement une certaine signification - et dès lors qu'un hasard signifie, ce n'est plus un hasard ; le comble a précisément pour fonction d'opérer une conversion du hasard en signe, car l'exactitude d'un renversement ne peut être pensée en dehors d'une Intelligence qui l'accomplit ; mythiquement, la Nature (la Vie) n'est pas une force exacte ; partout où une symétrie se manifeste (et le comble est la figure même de la symétrie), il a bien fallu une main pour la guider : il y a confusion mythique du *dessin* et du *dessein*.

Ainsi, chaque fois qu'elle apparaît solitairement, sans s'embarasser des valeurs pathétiques qui tiennent en général au rôle archétypique des personnages, la relation de coïncidence implique une certaine idée du Destin. Toute coïncidence est un signe à la fois indéchiffrable et intelligent : c'est en effet par une sorte de transfert, dont l'intérêt n'est que trop évident, que les hommes accusent le Destin d'être aveugle : le Destin est au contraire malicieux, il construit des signes, et ce sont les hommes qui sont aveugles, impuissants à les déchiffrer. Que des cambrioleurs percent le coffre-fort d'une fabrique de chalumeaux, cette notation ne peut appartenir finalement qu'à la catégorie des signes, car le sens (sinon son contenu, du moins son idée) surgit fatalement de la conjonction de deux contraires : antithèse ou paradoxe, toute contrariété appartient à un monde délibérément construit : un dieu rôde derrière le fait divers.

Cette fatalité intelligente - mais inintelligible - anime-t-elle seulement la relation de coïncidence ? Nullement. On a vu que la causalité explicite du fait divers était en définitive une causalité truquée, du moins suspecte, douteuse, dérisoire, puisque d'une certaine manière l'effet y déçoit la cause ; on pourrait dire que la causalité du fait divers est sans cesse soumise à la tentation de la coïncidence, et qu'inversement, la coïncidence y est sans cesse fascinée par l'ordre de la causalité. Causalité aléatoire, coïncidence ordonnée, c'est à la jonction de ces deux mouvements que se constitue le fait divers : tous deux finissent en effet par recouvrir une zone ambiguë où *l'événement est pleinement vécu comme un signe dont le contenu est cependant incertain*. Nous sommes ici, si l'on veut, non dans un monde du sens, mais dans un monde de la signification⁹ ; ce statut est probablement celui de la littérature, ordre formel dans lequel le sens est à la fois posé et déçu : et il est vrai que le fait divers est littérature, même si cette littérature est réputée mauvaise. Il s'agit donc là, probablement, d'un phénomène général qui déborde de beaucoup la catégorie du fait divers. Mais dans le fait divers, la dialectique du sens et de la signification a une fonction historique bien plus claire que dans la littérature, parce que le fait divers est un art de masse : son rôle est vraisemblablement de préserver au sein de la société contemporaine l'ambiguïté du rationnel et de l'irrationnel, de l'intelligible et de l'insondable ; et cette ambiguïté est historiquement nécessaire dans la mesure où il faut encore à l'homme des signes (ce qui le rassure) mais où il faut aussi que ces signes soient de contenu incertain (ce qui l'irresponsabilise) : il peut ainsi s'appuyer à travers le fait-divers sur une certaine culture, car toute ébauche d'un système de signification est ébauche d'une culture ; mais en même temps, il peut emplir *in extremis* cette culture de nature, puisque le sens qu'il donne à la concomitance des faits échappe à l'artifice culturel en demeurant muet.

1962, *Médiations*.

⁸ Le français est inhabile à exprimer le comble : il lui faut une périphrase : *c'est précisément quand... que* ; le latin, lui, disposait d'un corrélatif très fort, et d'ailleurs d'emploi plutôt archaïque : *cum... tum*.

⁹ J'entends par *sens* le contenu (le signifié) d'un système signifiant, et par *signification* le procès systématique qui unit un sens et une forme, un signifiant et un signifié.